

Du site à la culture : structure et comportement

L'interprétation palethnographique des vestiges d'occupations préhistoriques

par

A. GOB (*)

1.1. C'est un lieu commun d'opposer, dans la recherche préhistorique actuelle en Europe, *l'étude des assemblages* qui s'attache à «reconstituer» les séquences évolutives des cultures archéologiques, et la *reconstitution comportementale* («behavioriste») des caractéristiques de l'occupation des sites. La première démarche fut illustrée, en France, par F. Bordes, tandis que les fouilles de A. Leroi-Gourhan et N. Brezillon à Pincevent ont introduit, sur le continent, la seconde approche.

Dans un récent article, L. Binford (1982) attire l'attention sur l'importance du concept de «lieu» (place) en préhistoire. Il montre à cette occasion que l'étude des assemblages lithiques, quelle que soit la méthode avec laquelle on l'aborde – et celle de F. Bordes n'est pas la plus mauvaise – conduit inévitablement à la reconnaissance de séquences évolutives indépendantes⁽¹⁾. Ce résultat n'est pas étonnant ; il montre l'adéquation d'une méthode qui va en se précisant depuis plus d'un siècle, adéquation à une finalité reconnue plus ou moins explicitement par les auteurs les plus éclairés (BREUIL, 1912 ; BORDES, 1979) : les artefacts lithiques et osseux constituent les fossiles directeurs des différentes formations quaternaires selon un strict modèle paléontologique ; les faciès géographiques, dont on a dû reconnaître l'existence au cours de ce siècle, ne remettent pas en cause ce modèle et se justifient, selon les auteurs, par des variations de caractère écologique ou ontologique. Binford (1982) expose alors certains faits ethnographiques qui expliqueraient l'apparition de séquences évolutives indépendantes et il cherche à montrer que seul une approche behavioriste peut pallier ces difficultés.

En fait, cette double approche résulte de la projection des données archéologiques respectivement sur les axes diachronique et synchronique. Mais chacune de ces projections néglige totalement – ou quasi totalement – l'autre ; l'inter-

(*) Communication présentée le 7 janvier 1983.

(1) Ce fait semble découler de la façon dont l'assemblage est «créé» lors de la formation du gisement, puis «découvert» et «isolé» par l'archéologue.

prétation qui en est faite porte également sur des plans différents : les études synchroniques sont largement behavioristes et s'inspirent des sciences anthropologiques ; l'analyse diachronique des assemblages est éminemment synthétique : les «cultures» dont parlent ces archéologues correspondent strictement aux taxons des paléontologues et ne présentent aucune espèce de signification paléthnographique (*contra* ROZOV, 1978).

Il est clair que ces deux types d'analyse requièrent des données de caractère très différent, en particulier en ce qui concerne la nature et la morphologie des gisements. Cependant, le plus souvent, les archéologues ne prêtent guère d'attention aux processus de formation des sites.

1.2. Le concept de processus de formation des gisements recouvre plusieurs phénomènes qui peuvent intervenir séparément ou simultanément lors de la transformation d'un site vierge en un site archéologique. Ces phénomènes relèvent de processus anthropologique, géomorphologique ou biologique. On peut citer, sans être exhaustif :

- la distribution temporelle des occupations du lieu ;
- la fonction du gisement, c.-à-d. sa place dans la structure ethno-géographique des sites ;
- les perturbations anthropogénétiques des caractéristiques structurales du site pendant ou après l'occupation (anthropoturbations) ;
- la sédimentation avant, pendant et après la ou les occupations ;
- les bioturbations ;
- les processus physico-chimiques et biologiques d'altération des matériaux ;
- la fouille du gisement (y compris l'arrière-plan conceptuel du fouilleur).

Tous ensemble, ces phénomènes s'étendent, spatialement, sur le site et son environnement immédiat et, chronologiquement, depuis le temps qui précède l'occupation du site jusqu'à l'achèvement de la fouille. En effet, les processus de formation des gisements sont des phénomènes qui se déploient dans le temps. Cependant, il est nécessaire d'assumer des échelles de temps différentes pour décrire les phénomènes variés qui se superposent dans ce processus. L. Binford (1982) oppose, en les comparant, la *variabilité des assemblages*, tenue pour image de l'évolution historique des «cultures» et la *variation de la fonction d'un site au cours de l'année*. Ces deux phénomènes sont incommensurables car ils se déroulent à des rythmes chronologiques différents : l'un est annuel, l'autre est supposé traduire des tendances séculaires ou millénaires. Le premier ne peut pas servir simplement pour expliquer le second.

Il est nécessaire de prendre en compte ces séries emboîtées qui se déroulent avec des fréquences d'ordre différent ; en outre, les processus de sédimentation interfèrent avec ces séquences d'occupation ; c'est elle qui est, pour une large part, responsable de la séparation des unités stratigraphiques et donc de l'individualisa-

tion des «assemblages» d'une part, et, d'autre part, de l'ensevelissement et de la préservation des dépôts d'occupation (fig. 1).

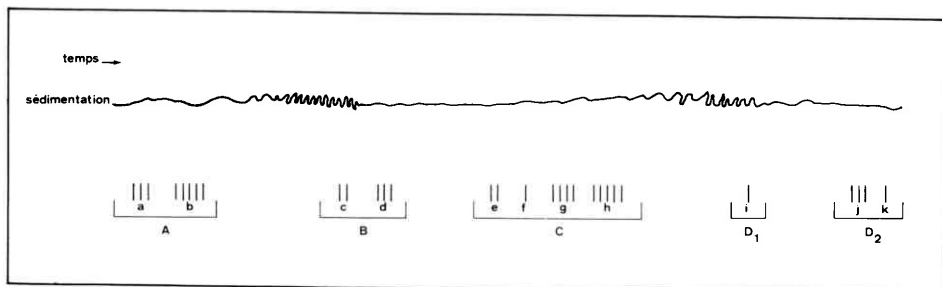


FIG. 1. – Selon l'emplacement des séquences majuscules et l'importance de la sédimentation, l'archéologue va «reconnaître» des assemblages considérés comme homogènes.

Les exigences de l'analyse des assemblages et les processus de sédimentation et de bioturbation contraignent l'archéologue à concentrer son attention sur ces entités «majuscules» ; d'ailleurs, les entités d'ordre inférieur ne sont généralement pas distinguables en raison de leur échelle de temps courte par rapport au processus de sédimentation (et bioturbation).

1.3. À ce point du raisonnement, il est nécessaire de revenir sur la notion d'«occupation». L. Binford (1982) définit celle-ci comme «uninterrupted use of a place by participants in a cultural system». Mais il observe très justement que les vestiges d'une telle occupation ne peuvent généralement pas être identifiés parmi le matériel archéologique, où ils se trouvent mêlés aux vestiges d'occupations ultérieures en raison de la lenteur de la sédimentation. C'est ce que j'ai rappelé ci-dessus.

Il me paraît nécessaire d'introduire deux concepts différents recouvrant la notion d'occupation. *L'occupation singulière* correspond à la définition de Binford ; c'est un concept ethnologique. *L'occupation archéologique* : ensemble des données archéologiques d'un site qui correspondent à une unité morphologique d'occupation : par exemple, l'ensemble des vestiges (structures, artefacts, ...) abandonnés sur un sol ; la surface du sol peut être conservée (sol d'habitat) ou non. Dans ce cas, les vestiges dessinent cette surface avec une certaine imprécision due aux déplacements verticaux limités qui ont accompagné la disparition de la surface du sol ; on parlera alors d'un «planum» et non plus d'un sol d'habitat (2).

L'occupation archéologique correspond à la plus petite unité ethno-stratigraphique identifiable ; l'occupation singulière, elle, n'est pas directement identifiable

(2) En toute rigueur, le «planum» correspond au plan de densité maximum des vestiges. Les contraintes de la fouille et de l'étude nous conduisent à lui accorder une certaine épaisseur.

dans le matériel archéologique. Dans les cas les plus favorables, on peut considérer que structure et artefacts d'une occupation archéologique sont «contemporains», dans la mesure où ils ont été abandonnés sur une même surface. Cependant, même dans ce cas, l'occupation archéologique correspond à plusieurs occupations singulières non individualisables.

Tous les gisements ne livrent pas les traces d'occupations archéologiques clairement identifiables, loin s'en faut. Le plus souvent, plusieurs de ces occupations sont mêlées dans une même couche sédimentaire dont l'*assemblage* est l'image artefactuelle.

La figure 2 illustre la relation entre occupation singulière, occupation archéologique et assemblage. Elle montre aussi un second type de relation : en effet, l'analyse des assemblages définit un niveau supérieur de classification, un taxon d'ordre spécifique, désigné généralement sous le terme de «culture». Rappelons cependant que ce concept de «culture» (archéologique) n'a pas de rapports directs avec la «culture» au sens anthropologique.

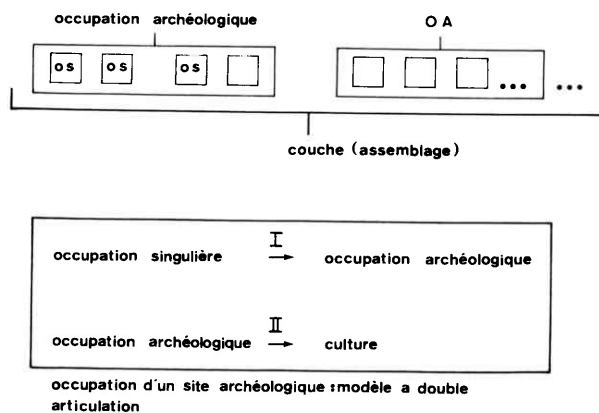


FIG. 2. – Occupation d'un site archéologique : modèle à double articulation

On retrouve dans ce modèle à double articulation, la structure du langage : l'occupation singulière occupe la place du phonème et la culture celle du prédicat. Comme en linguistique, le monème archéologique est l'élément le plus difficile à cerner : il correspond à l'occupation archéologique.

2. Le caractère sémiologique des données archéologiques (par rapport à un signifié ethnologique) conforte le parallélisme proposé. On peut en déduire quelques conséquences formelles :

2.1. Les phonèmes sont des unités infra-linguistiques : ils ne portent pas de signification par eux-mêmes ⁽³⁾. De même, les occupations singulières ne sont pas des unités identifiables d'un point de vue archéologique. Cela est clair : la succession de ces occupations singulières durant l'année ou sur une période de quelques années est trop rapide pour permettre leur séparation lithologique. Cela implique que, même lors de la présence de structure d'habitat – et peut-être surtout alors – l'«occupation» décrite par les archéologues correspond à plusieurs passages des hommes préhistoriques.

Malgré cela, les analyses paléo-comportementales ne s'interrogent pas sur cette articulation (voir l'exemple de Meer : VAN NOTEN, 1978, fig. 64). Ces analyses s'appliquent au gisement lui-même, qui est l'unité identifiable la plus petite d'un point de vue archéologique, mais les inférences en termes de comportements sont considérées comme des interprétations ethnographiques et elles sont tenues pour refléter des activités réelles qui se sont déroulées simultanément sur le site.

À mon point de vue, de telles interprétations télescopent différentes occupations (singulières) du site en une et une seule occupation reconstituée. Le seul cas où cette interprétation est légitime s'observe lorsque le site a été occupé une seule fois avant l'enfouissement des vestiges. Mais cette situation paraît avoir été rare, spécialement lorsque le site révèle d'importantes structures d'habitat. Les fouilles d'Étiolles (TABORIN *et al.*, 1979) montrent peut-être un des rares exemples de telles occupations directement enfouies (le site étant d'ailleurs ré-occupé).

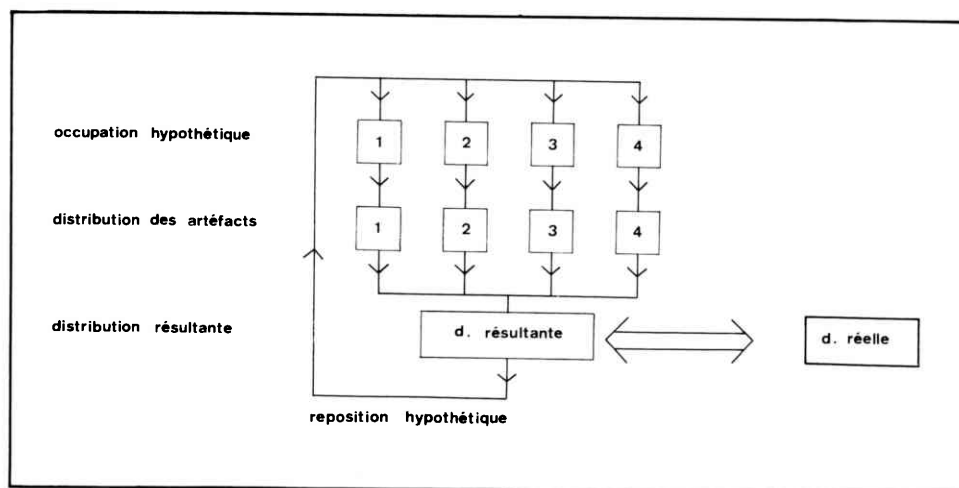


FIG. 3. – Modèle d'approximation de la séquence d'occupations d'un lieu

(3) Les occupations singulières appartiennent au réel ethnologique, comme les phonèmes appartiennent au réel et peuvent faire l'objet d'un discours (ils peuvent donc être un signifié). Dans la pratique paléolithologique, les données archéologiques – donc l'O.A. – fonctionnent comme signifiants vis-à-vis d'un signifié ethnologique qui comporte, notamment, les occupations singulières.

Dans le cas le plus fréquent, on sera amené à utiliser un modèle déductif pour résoudre cette difficulté (fig. 3) : une séquence hypothétique d'occupations est proposée et des distributions d'artefacts sont dérivées à partir de ces hypothèses. La distribution résultante est alors comparée avec la distribution réelle. Cela permet de modifier et de corriger les hypothèses d'occupation posées a priori. En effet, le maximum de signification est porté par les différences entre les occupations successives, puisque leur schéma général est donné par les observations et/ou les structures d'habitat.

2.2. La première articulation présente une structure oppositive : chaque occupation singulière se définit par rapport aux autres et en opposition à celles-ci (voir schéma de BINFORD, 1982, Tabl. 1). Au contraire, la seconde articulation est associative et se structure le long de l'axe syntagmatique : dans le cas le plus simple, la syntaxe est purement juxtapositive, comme cela apparaît dans les techniques de sériation et l'axe syntagmatique est identifié à l'axe chronologique. Mais des situations plus réalistes laissent voir que la culture (au sens archéologique) ne peut pas être vue comme une simple accumulation de sites ou d'assemblages, exactement comme le «prédicat» ne résulte pas de la juxtaposition de phonèmes mais de leur structuration syntaxique.

Il est donc indispensable de définir la syntaxe propre à un ensemble de gisements c.-à-d. d'occupations archéologiques. Cette syntaxe n'est pas à chercher seulement par la compréhension de la séquence d'occupations singulières en un lieu, comme semble le suggérer Binford (1982) mais aussi et surtout dans la structure des relations de tous ordres (spatial, chronologique, fonctionnel, ...) entre les gisements. Une part importante de la structure interne des unités archéologiques (occupation archéologique, gisements, couche, assemblage) résulte de la première articulation mais ces caractéristiques ne peuvent être utilisées dans l'analyse de phénomènes dont l'échelle chronologique (et spatiale, d'ailleurs) est d'un ordre largement supérieur à celui où agit la première articulation.

3. L. Binford suggère que la réoccupation du même site dans un court laps de temps a pour effet de rendre inutilisable les assemblages lithiques pour l'étude de l'évolution culturelle préhistorique. On a pu montrer, dans cet article, que ce fait de la réoccupation a des implications plus fondamentales pour l'analyse des activités et du comportement des habitants du site. Bien plus, l'utilisation des assemblages dans une perspective diachronique semble fondée, puisque ces unités ethno-stratigraphiques peuvent posséder des caractéristiques susceptibles de mettre en évidence des tendances à long terme. Cependant, une structuration artificielle peut être introduite abusivement par les phénomènes de réoccupation et les processus de formation des sites.

BIBLIOGRAPHIE

- BINFORD, L.
1982 The archaeology of place.
J. anthrop. Archaeology, **1** (1) : 5-31.
- BORDES, F.
1979 *Typologie du Paléolithique ancien et moyen*.
Bordeaux, CNRS, 103 p. et 108 pl.
- BREUIL, H.
1912 Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification.
CIAAP Genève, 224 p.
- ROZOY, S. G.
1978 *Les derniers chasseurs*.
Charleville, Rozoy, 1256 p. et 259 pl.
- TABORIN, T., OLIVE, M. et PIGEOT, N.
1979 Les habitats paléolithiques des bords de Seine : Étiolles (Essonne, France).
In : *La fin des temps glaciaires en Europe*, Paris, CNRS, p. 773-781.
- VAN NOTEN, F.
1978 Les chasseurs de Meer.
Diss. archaeologicae gandenses, **18** : 110 p. et 105 pl.

Adresse de l'auteur : A. GOB
rue Grosses Pierres, 32
4940 Trooz.